

Au soldat qui reprend son service, une fois guéri des blessures reçues sur le champ de bataille, on donne un uniforme pour remplacer celui que le brave avait taché de son sang !

Le maître de forges, passant alors derrière l'enclume, revenait presque aussitôt brandissant le marteau de Gadichet, — marteau qu'il avait fait, au préalable, enrubanner aux couleurs nationales.

Et tenant l'instrument à deux mains, comme il eût fait d'un fusil, il dit à Gadichet, pâle d'émotion et de joie :

— Soldat du travail, je te présente les armes !

Nous avons tenu à raconter ces faits, afin qu'on puisse s'expliquer pourquoi les forgerons s'attendaient, de la part du compagnon Gadichet, à une manifestation d'antipathie contre l'employé que le patron venait de féliciter devant tout le monde.

Mais il avait suffi du regard que le maître de forges adressa à l'ouvrier considéré comme l'enfant terrible de l'usine pour que Gadichet renfonçât le mauvais compliment par lequel il se proposait d'apostropher celui que l'on regardait décidément comme un intrus.

Toutefois, s'il avait, ce jour-là, mis une sourdine à sa mauvaise humeur, Gadichet n'avait pas, cependant, desarmé vis-à-vis de ce Maurice.

Il le tenait en suspicion et ne le cachait pas ; il se proposait de le surveiller de près, dans la persuasion que cet homme manquait de franchise et méditait quelque mauvaise action.

A force de revenir toujours sur le même sujet, il avait peu à peu réussi à amener les compagnons contre l'employé, et ces hommes — qui savaient détester aussi violemment qu'ils savaient aimer — n'attendaient que l'occasion de surprendre le nouveau venu en faute, afin de le démasquer.

Mais il semblait que, plus Maurice accumulait d'inimitiés de la part des ouvriers, plus il avançait dans la confiance de maître de forges.

Après l'avoir, ainsi que nous l'avons dit, présenté à sa femme et autorisé celle-ci à se l'adjoindre pour le dépouillement de l'importante correspondance et l'aider à répondre aux nombreuses lettres qu'apportait chaque courrier, M. Lebrun avait reçu quelquefois son employé à sa table, le traînant sur un pied d'égalité que cette intime de la famille Lebrun, Mme Stéphanie Destanges, ne se gênait pas pour critiquer lorsqu'elle en trouvait l'occasion.

Elle avait des façons aigres-douces de parler de l'employé "homme du monde", ainsi qu'elle avait l'habitude de dire ironiquement.

Un jour même elle aiguisa sa critique d'une pointe d'insolence.

— C'est grand dommage, dit-elle, que ce M. Maurice, — Maurice qui ?... — que ce charmant monsieur soit un peu trop âgé... Cela ferait sans ce petit inconvénient, un mari accompli pour Mme Lebrun, de ne pas trop critiquer ainsi devant mon mari son protégé... M. Lebrun s'en trouverait peut-être formalisé...

— Ton mari !... ma chère Jenny, je l'admire ! je le trouve superbe dans son rôle de "petit manteau bleu"...

Et la perfide amie dissimula le mauvais sourire qui lui vint aux lèvres, à l'adresse de Mme Lebrun.

On sait combien Stéphanie Destanges jalousait son ancienne camarade de pension : elle ne manquait jamais une occasion, tout en faisant patte de velours, d'égratigner le plus au vif possible.

Elle insinua :

— Est-ce que ton mari compte se faire accompagner en voyage par son secrétaire ?

— Ma foi, répondit la femme du maître de forges, j'ignore ce que fera M. Lebrun. Il ne m'a pas encore parlé de voyage, cette année.

— Au surplus, ajouta Mme Lebrun, je ne sache pas qu'il veuille, cette fois, se faire accompagner d'un secrétaire, alors qu'il s'en est toujours passé...

— En ce cas, insinua Mme Destanges, nous aurons le plaisir de voir M. Maurice venir nous tenir compagnie, en l'absence de ton mari.

— En l'absence de mon mari, ma chère Stéphanie, répondit la femme du maître de forges, j'ai l'habitude, tu le sais, de vivre autant que possible dans la retraite.

Elle ajouta :

— A part toi, je ne reçois personne. La société de ma fille me suffit, lorsque tu ne viens pas.

Mme Destanges avait observé sournoisement son amie pendant que celle-ci parlait, cherchant à surprendre dans l'expression de la physionomie de Jenny quelque chose qui justifiait un soupçon qui lui était venu à l'improviste et qu'elle s'était empressée d'accueillir avec une joie mauvaise.

Elle répliqua donc, — procédant toujours par insinuations :

— Oui, mais jusqu'à présent M. Lebrun n'avait pas jugé *indispensable* d'avoir un secrétaire ; aujourd'hui que M. Maurice a été reçu dans votre intimité par son "patron", il n'y a pas de raison pour ne pas le recevoir en l'absence du dit "patron".

— Du reste, si je ne me trompe, continua-t-elle, M. Lebrun ne

marchande pas sa sympathie à son employé, il a même, dit-on, la plus grande confiance en lui.

Puis s'interrompant tout à coup :

— Comme tu es soucieuse, ma chère Jenny, ce soir encore plus que d'habitude...

— J'avais observé chez toi un peu de mélancolie, persifla Mme Destanges, mais, ce soir, c'est plus que de la mélancolie, c'est de la tristesse...

— Tu te trompes, je n'ai aucun motif d'être triste, du moins pour le moment, mais j'avoue que je suis quelque peu...

— Inquiète, je le vois bien.

— Non, simplement distraite...

— Tu as une préoccupation assurément, car tes regards vont de la pendule à la porte et *vice versa*.

— Tu as deviné... j'attends quelqu'un...

— Ah !

— Oui... mon mari !

— Et tu l'attends avec cette impatience ? fit la perfide en riant.

— Méchante ! prononça Mme Lebrun d'un ton d'affectueux reproche. Oui, j'en conviens, j'attends le retour de M. Lebrun avec plus d'impatience ce soir que d'habitude...

— Il doit donc t'apporter quelque bonne nouvelle ?

— Curieuse !

— Alors, garde ton secret, ma chère Jenny ; il n'y a de confidences agréables que celles que l'on n'est pas obligé d'arracher mot par mot...

— C'est encore un secret de famille, ma chère ; mais, comme tu es presque de la famille, je vais te dire ce dont il s'agit.

Et s'adressant à Mlle Lebrun, qui entra à ce moment :

— Mon enfant, lui dit-elle, mets-toi au piano et déchiffre un peu cette sonate que tu as reçue dans la musique envoyée de Paris.

La jeune fille s'assit au piano, sans plus se faire prier, et se mit à plaquer des accords sur le clavier...

Les deux amies, ayant rapproché leurs sièges, reprirent la conversation, parlant à présent à voix basse.

— Il s'agit, commença Jenny, d'une proposition de mariage pour ma fille...

— Déjà ?

— Ce ne serait, en tout cas, que pour la fin de l'année prochaine ; il faut attendre que ma fille ait ses dix-sept ans accomplis.

— Et peut-on savoir quel est l'heureux mortel qui deviendrait l'époux de Mlle Lebrun ?

— Permetts-moi, ma chère Stéphanie, de taire le nom du prétendant à la main de ma fille...

— Ainsi que je te l'ai dit, il n'y a jusqu'à présent qu'une simple ouverture.

— Tout à l'heure peut-être M. Lebrun va m'annoncer qu'il ne donnera pas suite à cette affaire...

— Et j'en serais bien aise, ajouta avec un soupir la femme du maître de forges.

— Bah ! un peu plus tôt, un peu plus tard, ne faudra-t-il pas en venir là ?

— N'est-ce pas la loi ?... Du reste, mon amie, il nous suffit, à nous autres mères, de nous rappeler le temps où nous attendions le mari rêvé... ; tu n'as sans doute pas oublié, *plus que moi*, ce temps-là, je suppose !

Mme Lebrun, tout à sa préoccupation, ne remarqua pas que son amie avait souligné ces mots "plus que moi" ; elle se contenta de sourire en répondant :

— Je n'ai pas oublié ce temps-là, parce que M. Lebrun est toujours à mes yeux le mari que j'avais rêvé.

— Revenons à la proposition de mariage...

— Tout ce qu'il m'est permis de te confier pour le moment, c'est que le parti qui se présente réaliserait complètement nos plus belles espérances.

— En vérité ?... C'est si avantageux que cela ?

— Un fils de famille... je dirais même de grande famille !...

— Oh ! oh ! duc, prince ou marquis ?

— Contentée-toi de savoir que mon mari et moi, nous plaçons la noblesse des sentiments au-dessus de toutes les distinctions, au-dessus de tous les titres.

Mme Destanges eut un imperceptible sourire. Elle pensait à l'employé du maître de forges dont on ne connaissait que le prénom de Maurice. Elle reprit :

— Je ne prétends pas donner assaut à ta discrétion. Je me contente donc de savoir que l'on recherche ta fille en mariage, — ce qui est toujours une chose fort agréable pour les jeunes filles ; — ensuite que le prétendant appartient à une famille... riche ?

— Riche ! répondit Mme Lebrun.

— Noble, peut-être ?

— Une famille dans laquelle on a entretenu, de génération en génération, la tradition de l'honneur...

— Un gendre élevé dans cette atmosphère d'honneur traditionnel,